



Objet :  
spectacle **47 / Raharimanana** / mise en scène Thierry Bedard  
créé le 19 septembre 2008  
au Centre Culturel Français Albert Camus / Antananarivo / Madagascar  
présenté le 26 septembre 2008  
au Festival des Francophonies en Limousin, puis en tournée en France.

Le 15 novembre 2008

**à Monsieur Bernard Kouchner, Ministre des Affaires Etrangères et Européennes,**

En septembre dernier, une équipe française et malgache a créé un spectacle intitulé **47**, qui traite de l'insurrection malgache contre la colonisation française. Un spectacle qui "nous interroge sur les rapports entre colonisés et colonisateur, entre pouvoir actuel et passé, sur le silence de part et d'autre, sur l'écriture de l'histoire par le Nord et la nécessité d'interroger cette histoire par le Sud".

Un spectacle, comme l'ont souligné tous les critiques, qui ne présente aucun manichéisme, et traite avant tout du silence effroyable qui pèse sur cette tragédie oubliée. Que ce travail soit porté par des français et des malgaches, amène un "sensible" qui a bouleversé les spectateurs aussi bien à Antananarivo qu'en Métropole ...

Le 5 novembre 2008, à Addis Abeba, a eu lieu une *Réunion régionale annuelle de programmation culturelle et artistique pour la zone de "l'Afrique Australe Orientale et de l'Océan Indien"*, qui a succédé à une réunion présidée par la Directrice générale de la DgCID, Mme Anne Gazeau-Secret, réunissant les conseillers de coopération et certains directeurs de CCF et Alliances françaises, ainsi que des représentants de l'Etat (Ministère de la Culture) à Mayotte et à La Réunion.

A la demande de la "direction politique" (?) de la DgCID, le spectacle **47**, soutenu dès l'origine par Culturesfrance, et ayant reçu un avis favorable pour une tournée dans l'Océan Indien, a été retiré des propositions de programmation.

Nous souhaiterions donc urgemment connaître les raisons qui ont justifié ce retrait inacceptable.

A Madagascar, une grande partie de la "société civile", nous a rendu hommage, et l'ensemble des historiens (en particulier des jeunes historiens) proches de Lucile Rabearimanana, cette grande historienne spécialiste de l'histoire contemporaine, était en accord avec notre démarche. Cette personne était présente aux deux représentations et a organisé une rencontre à l'Université. Elle a dit publiquement l'importance de l'accord entre des artistes et des scientifiques - c'est rare -, car notre travail traitait avec justesse de ce rapport complexe entre la mémoire et l'Histoire. Et en particulier, de l'Histoire de France. Il nous semble que le texte travaillé, d'après *Madagascar 1947* publié en 2007, est "en ordre" sur cette question. Une question de plus en plus "lourde" en France ...

Un sujet qui a immédiatement rencontré un public important en Métropole, un sujet qu'il nous semble absolument nécessaire de "porter", dans les Centres Culturels Français.

Nous aimerions donc connaître votre sentiment – c'est certainement le bon terme -, et votre position sur ce sujet.

Est-il impossible de revenir sur l'histoire commune, en ce cas, de nos deux pays ? Tel que l'avait en particulier proposé le Président de la République Jacques Chirac, en 2005. Soixante ans après un drame qui a fait des dizaines de milliers de victimes, pour la plupart civiles. Drame qui a une portée en Afrique, comme vous le savez, très importante.

Est-il impossible de présenter notre travail, exemplaire, sous la responsabilité "morale" du Ministère des Affaires Etrangères ?

Ou, plus benoîtement, est-ce que la "question culturelle" est encore une question importante au sein de votre Ministère ?

Dans le cas de notre démarche, nous souhaitons insister encore une fois sur le caractère de cette rencontre entre des artistes malgaches et français, qui n'hésitent pas à se confronter à leur histoire commune aussi violente soit elle. Ce que de nombreux artistes et intellectuels des deux continents énoncent actuellement comme nécessaire, sans parler de l'urgence de telles rencontres ...

Nous ressentons donc évidemment l'interdit de présenter notre travail comme une "Censure d'Etat". Rare et incompréhensible. Censure contre laquelle nous sommes prêts à nous opposer.

En attente de votre réponse, Monsieur le Ministre, veuillez agréer l'expression de nos salutations distinguées.

Jean Luc Raharimanana, écrivain,  
Thierry Bedard, metteur en scène, et toute l'équipe du spectacle **47**,  
Jutta Hepke, Éditions Vents d'ailleurs.

Copies :

Mme Victoire Bidegain Di Rosa, conseillère aux Affaires culturelles internationales.

Mme Anne Gazeau-Secret, Directrice générale de la Coopération internationale et du Développement.

Mr Jean de Gliniasty, Directeur d'Afrique et de l'Océan Indien.

Mr François Barateau, Sous-Directeur d'Afrique Australe et de l'Océan Indien.

Mr Alain Fohr, Sous-Directeur de la Coopération culturelle et artistique.

Mr Olivier Poivre d'Arvor, Directeur de Culturesfrance.

Mme Sophie Renaud, Directrice du département des échanges et coopérations artistiques Culturesfrance.

+

"Direction Politique" de la DgCID.



Groupe de rebelles pendant une "soumission" aux autorités françaises à Ambodiriana en septembre 1947.  
Agence Nationale d'Information Taratra "Anta". Madagascar.

# 47

de **Raharimanana**  
mise en scène **Thierry Bedard**

à la mémoire des insurgés du 29 mars 1947, Madagascar

**Création** Centre Culturel Albert Camus, Tananarive, Madagascar  
**19 et 20 septembre 2008**

de l'étranger(s) ٢٠٠٨

# de l'étranger(s) 08

47

## note d'intention

*Pour commencer, on dira que les faits ont réellement existé, que les sagaies ont volé, que les balles ont sifflé, que les cadavres ont jonché la terre. Rire. Des rires en masque de douleur. Des rires sur l'absurdité de ces lignes cherchant à comprendre pourquoi je devrais me justifier pour revendiquer ma mémoire. (...) De quoi parlons-nous en fait ? De 1947, mars 1947 et de tout ce qui s'ensuivit. Insurrection contre la colonisation française. L'oppression pendant près de deux ans. Je parlais comme d'une évidence : le chiffre même de 47 sonne douloureux sur la Grande Île, la fin d'un monde, la perte et la défaite, le silence lourd d'une période qui n'en finit pas de nous ronger, de nous hanter...*

Raharimanana dans un court texte incisif revient sur une période de l'Histoire, entre Madagascar et la France. C'est un document, publié\*, qui "nous interroge sur les rapports entre colonisés et colonisateur, entre pouvoir actuel et passé, sur le silence de part et d'autre, sur l'écriture de l'histoire par le Nord et la nécessité d'interroger cette histoire par le Sud."

Et ce très grand écrivain raconte une "histoire" poignante, chargée d'une incroyable émotion. C'est l'introduction dans ce texte de témoignages qui m'a donné, dès la première lecture, la nécessité de mettre en scène ce texte, et avec un partage des voix. Avec la langue française. Avec la langue malgache, avec le "son" malgache, celui que j'ai aimé dès un premier voyage dans la Grande Île rouge. A l'écoute des voix enregistrées de quelques témoins âgés de la répression, une répression sanglante de quelques dizaines de milliers de morts.

De la même manière que la publication originale propose des photographies inédites de ce massacre colonial, tirées du Fonds Charles Ravoajanahary, la scénographie révèle des images de guerre oubliées, éditées sous forme de journaux distribués au public, commentés avec force, comme un acte mémoriel obligé.

### 47 à Tananarive

L'Histoire racontée de cette manière par un artiste - le "je" est assumé -, a une dimension universelle. L'idée est bien de porter un spectacle au-delà des strictes frontières de nos deux pays d'origine, mais il est juste de créer cette leçon d'histoire à Madagascar, au Centre Culturel Albert Camus à Tananarive, ce qui nous importe l'un et l'autre, comme pour assumer ensemble notre pensée - je n'ose dire : notre révolte ...

Thierry Bedard. mars 08

---

\* *Madagascar 1947*, essai et photographies du Fonds Charles Ravoajanahary  
Vents d'ailleurs / Tsipika 2007

# de l'étranger(s) 08

47

## distribution et dates

Texte

**Raharimanana**

d'après *Madagascar 1947*, essai et photographies du Fonds Charles Ravoajanahary. Vents d'ailleurs /Tsipika 2007.

mise en scène

**Thierry Bedard**

avec

**Romain Lagarde  
Sylvian Tilahimena**

création sonore

**Jean Pascal Lamand**

d'après des conversations enregistrées pendant les reportages réalisés à Madagascar au printemps 2008.

lumières

**Jean Louis Aichhorn**

Production

**notoire/de l'étranger(s) - Paris.  
Centre culturel Albert Camus,  
Ambassade de France – Tananarive  
Madagascar.  
Culturesfrance**

notoire est conventionnée par la Drac Ile de France.

**Thierry Bedard – notoire est artiste associé à Bonlieu Scène nationale d'Annecy dans le cadre du centre d'art et de création**

## Création – automne 2008

**19 et 20 septembre 2008**

Centre Culturel Albert Camus / Tananarive, Madagascar

**26 et 27 septembre 2008**

Festival Les Francophonies en Limousin, Limoges

**14 octobre 2008**

La Halle aux Grains, scène nationale, Blois

**21 octobre 2008**

Théâtre de Cavaillon, scène nationale, Cavaillon

**5 et 6 novembre 2008**

Bonlieu scène nationale, Annecy

**Tournée**

Océan Indien, Afrique Australe en cours



# de l'étranger(s) 08

47

## extrait du texte

*personnage 2 :*

Quand la mémoire est faille, la douleur est précipice. Cette faille ineffaçable, les cravaches sur le corps quand le colon oblige à travailler, le fusil sur un proche quand celui-ci refuse d'obéir, la peur au ventre quand le casque colonial tangué au loin, quand la peau blanche se détache parmi celles noires tellement déshumanisées, quand se fait entendre la langue française et que fuse instantanément la seule réponse qui vaille :

*personnage 1 :*

« Oui Monsieur »

Si l'on nous dit que nous avons mémorisé cette insurrection sur le mode du fantôme et de l'horreur, nous répondons :

« Oui, Monsieur ! »

*personnage 2 :*

Que garder alors des témoignages des rebelles et des survivants ? Sont-ils dignes de foi ? Des témoignages portés par l'émotion. Des témoignages portés par l'indignation. Des témoignages où souvent il est impossible de distinguer la réalité de la légende. Dans ce cas, ne sont-ils classés purement et simplement dans les rumeurs, les fantasmes ou même l'ignorance ? Ignorance des rebelles qui sont pour la plupart des simples paysans, des analphabètes ? Est-on prêt à entendre leurs paroles ? Et de plus, on sait que les voix des victimes ne sont pas audibles, non pas parce qu'ils ne veulent pas parler mais parce qu'on ne veut pas les écouter, ce qu'ils racontent dépasse tellement l'entendement qu'on ne peut pas, on ne veut pas y croire.

*personnage 1 :*

Je me remémore cet homme, racontant ce que lui aurait vécu dans les environs de Manakara, sud-est de l'île, foyer de sanglants affrontements avec les Français :

*en malgache traduit en français*

« Tu ne me croiras jamais Zokibe<sup>1</sup>, mais je hurlais en attaquant cette concession. Leur maison brûlait mais leurs fusils tonnaient toujours – il y en avait trois, nous attendions que le feu les pousse dehors. Et ce qui devait arriver arriva, ils ne purent plus tenir. Ils sortirent en tirant dans toutes les directions. Et nous, nous nous sommes rués vers eux. Je me suis retrouvé face à une femme, j'ai vu un gros ventre, je n'ai pas réfléchi davantage, j'ai abattu ma machette et ai planté ma sagaie, j'ai continué à courir avec ma machette pour chercher un autre adversaire. Mais je n'ai trouvé personne d'autre, j'étais trop proche du feu, je suis revenu sur mes pas, et là Zokibe, je n'oublierai jamais, je n'oublierai jamais – que Zanahary me pardonne, que les ancêtres épargnent mes enfants, mais ma faute est impardonnable, on ne peut pas faire ça à un être humain... Ma sagaie était plantée dans le cou de la femme, et tout à côté, tout à côté, près d'elle était son bébé, sorti de son ventre ouvert, ouvert par ma machette, un bébé qui cherchait à respirer, à pleurer, sanglant, baigné de l'eau et du sang de sa mère, d'autres fusils sont arrivés à ce moment-là, ce n'étaient pas les nôtres, une balle a touché l'enfant par terre. J'ai fui. Je ne sais plus comment j'ai fait. Je ne m'en rappelle même pas. Je me suis retrouvé chez moi. Je n'ai plus combattu. J'ai refusé de rejoindre la forêt. Mes compagnons ont tué mon neveu en représailles. Le fils de ma sœur, fils du ventre de ma sœur. Ma sœur, fille du ventre de ma mère. Je n'ai plus rien raconté depuis. Je ne raconte plus rien. Les mots sortent aussi de nos ventres. Et aujourd'hui, ma propre sagaie est plantée dans mon cou.»

<sup>1</sup> Littéralement *grand frère*.

# de l'étranger(s) 08

47



fusil-sagaie pris aux rebelles dans la région de Manjakandriana. Anta

*en français :*

Il m'a semblé que le monde s'était écroulé. 1947 donc. Tant de choses qui ne sont pas dites, tant de confusion !

*personnage 2 :*

La défaite est consommée lorsque la victime doit rendre compte de sa propre mort, lorsqu'elle doit justifier sa résistance –barbare, inhumaine, face à son bourreau. Oui, que reprocher au bourreau quand la victime se défend jusqu'à la barbarie ? On dira : « De part et d'autre, il y eut des exactions » ... Les torts sont-ils réellement partagés ?

*personnage 1 :*

Et cette honte dans laquelle la colonisation nous a versés ...  
La honte d'avoir du survivre comme des bêtes, la honte d'avoir assisté à la décomposition de nos sociétés, la honte ...



# de l'étranger(s) 08

## 47

### note historique

#### **29 mars 1947. Révolte à Madagascar**

Le 29 mars 1947 éclate une insurrection dans la colonie française de Madagascar. Elle va provoquer des dizaines de milliers de victimes.

#### **Humiliations**

En 1947, la Grande Île compte 4 millions d'habitants dont 35.000 Européens.

La côté orientale, au climat tropical, compte beaucoup de plantations coloniales où l'on cultive le clou de girofle et la vanille, principale richesse de l'île. Les habitants de cette région souffrent plus que les autres du travail forcé. Celui-ci, qui donne lieu à de nombreux abus, est remplacé en 1924 par des «*travaux d'intérêt général*», guère plus réjouissants !

Pendant la Seconde Guerre mondiale, l'administration de l'île se met aux ordres du gouvernement collaborationniste de Vichy avant de rendre les armes aux Anglais qui occupent Madagascar en 1942.

Les Anglais remettent l'île aux représentants du général de Gaulle. Maladroits, ces derniers multiplient les réquisitions sous prétexte d'accélérer le développement de l'économie. Ils humilient les habitants en leur appliquant de façon rigoureuse le statut de l'«*indigénat*».

A Tananarive, la capitale, les élites malgaches se prennent à rêver aux principes de liberté édictés par les Anglo-Saxons dans la Charte de l'Atlantique. Beaucoup revendiquent une intégration complète de l'île dans la République française.

Trois députés malgaches à l'Assemblée constituante française fondent dès 1946 à Paris le Mouvement Démocratique de la Rénovation Malgache (MDRM). Mais l'un d'eux, Joseph Raseta, ne s'en tient pas là. Il crée la même année une société secrète, la *Jina* (Jeunesse nationaliste), et prépare un soulèvement violent en vue de conquérir l'indépendance.

#### **Insurrection**

Les dirigeants de la IVe République ignorent le projet d'insurrection bien que les services de la Sûreté dirigés par le commissaire Marcel Baron en soient informés grâce à des agents infiltrés dans la *Jina* et d'autres sociétés secrètes.

Le MDRM, également informé, diffuse dans les villages un télégramme demandant à chacun d'éviter les violences. Mais l'appel est sans effet. Selon certains commentateurs, les autorités françaises auraient fait en certains lieux arracher les affiches comme si elles souhaitaient en découdre avec les opposants cachés !

C'est ainsi que le 29 mars, quelques centaines d'hommes simplement armés de sagaies et de coupe-coupe attaquent des petites villes côtières et des plantations. Ils s'en prennent aux Européens mais aussi aux Malgaches qui vivent et travaillent avec eux. Les colons sont pris au dépourvu et ne peuvent réagir faute de moyens militaires sur place.

# de l'étranger(s) 1908

47

Le gouvernement de Paul Ramadier, désespéré, fait porter la responsabilité des troubles sur les trois parlementaires du MDRM. Les députés, y compris la gauche communiste, lèvent sans rechigner leur immunité parlementaire. Ils sont arrêtés. Deux seront condamnés à mort mais leurs peines heureusement commuées en exil.

Malgré cela, la jacquerie s'étend. Elle embrase rapidement toute la partie orientale de l'île, où la misère et les frustrations sont les plus grandes. Les rumeurs les plus folles courent sur le compte des insurgés, soupçonnés des pires atrocités.

Le gouvernement envoie à Madagascar des renforts, essentiellement des troupes coloniales (tirailleurs sénégalais) : au total 18.000 hommes début 1948. La répression donne lieu à de nombreux débordements et crimes de guerre : tortures, exécutions sommaires, regroupements forcés, mises à feu de villages,...

Parmi les crimes les plus graves figure celui du 6 mai 1947, quand le commandant du camp de Moramanga, dans la crainte d'une attaque, fait mitrailler plus d'une centaine de militants du MDRM emprisonnés dans des wagons.

En vingt mois, la «*pacification*» va faire 89.000 victimes chez les Malgaches selon les comptes officiels de l'État français. Mais ces comptes auraient été exagérés par méconnaissance du terrain et pour alourdir le dossier d'accusation du MDRM.

Un historien, actuellement, établit le nombre des morts entre 30.000 et 40.000, dont 10.000 de mort violente et le reste de faim ou de maladie, ce qui est déjà beaucoup si on le rapporte aux 700.000 habitants de la région concernée.

Les forces coloniales perdent quant à elles 1.900 hommes (essentiellement des supplétifs malgaches). On relève aussi la mort de 550 Européens, dont 350 militaires. La disproportion des pertes tient à ce que les rebelles ne disposaient en tout et pour tout que de 250 fusils.

En métropole, les journaux parlent du soulèvement mais le gouvernement et l'ensemble des organes de presse minimisent son importance et ne disent rien de la répression. L'opinion publique, il est vrai, est davantage préoccupée par le rationnement, les grèves et la guerre froide.

L'insurrection de 1947 a été gommée de la mémoire collective des Français mais aussi des Malgaches qui admettent mal que les leurs aient pu très durement s'affronter.

Sur les questions des "Mémoires de l'insurrection de 1947 à Madagascar" et des "Rapports entre Malgaches et relations entre Malgaches et Français", une étude importante de Lucile Rabearimanana :

<http://www.celat.ulaval.ca/histoire.memoire/b2006/Rabearimanana.pdf>

# de l'étranger(s) ٢٠٠٨

## Raharimanana

Né en 1967 à Antananarivo, lauréat du prix de la meilleure nouvelle de Radio France Internationale (RFI), diplômé d'un DEA en littératures et civilisations à l'INALCO (Institut National des Langues et Civilisations Orientales), Raharimanana devient journaliste pigiste à RFI puis enseignant de français. Il collabore à de multiples manifestations littéraires pédagogiques et journalistiques (notamment aux Etats-Unis, en France, en Italie, au Rwanda et à Madagascar) qui révèlent toute la dimension du rôle de l'écrivain engagé. À partir de 2002, suite à l'emprisonnement et à la torture que subit son père, il se consacre entièrement à l'écriture et au théâtre, à la recherche et à la restitution de cette mémoire trahie par des récits où « se confondent mythe et réalité ».

Depuis ses premiers livres, il entame un travail de mémoire significatif. Il nous livre des textes puisant dans l'imaginaire malgache et qui dépassent largement les frontières de l'île. Outre son travail d'écrivain et de dramaturge, il continue d'animer des ateliers d'écriture.

### Parutions :

*Za*, roman, Editions Philippe Rey, janvier 2008.

*Madagascar 1947*, essai, photographies, Vents d'ailleurs, 2007.

*Pacification*, in *Dernières nouvelles de la colonisation*, Vents d'ailleurs, 2006.

*Prosper*, in *Dernières nouvelles de la FrancAfrique*, Vents d'ailleurs, 2003.

*L'arbre anthropophage*, récit, Gallimard/Joëlle Losfeld, 2004.

*Nour 1947*, roman, Le serpent à plumes, 2001.

*Rêves sous le linceul*, nouvelles, Le serpent à plumes, 1998.

*Lucarne*, nouvelles, Le serpent à plumes, 1996.

Une biographie complète sur le site île en île :

<http://www.lehman.cuny.edu/ile.en.ile/paroles/raharimanana.html>

# de l'étranger(s) ۱ ۲ ۳ ۴ ۵ ۶ ۷ ۸ ۹ ۱۰ ۱۱ ۱۲ ۱۳ ۱۴ ۱۵ ۱۶ ۱۷ ۱۸ ۱۹ ۲۰ ۲۱ ۲۲ ۲۳ ۲۴ ۲۵ ۲۶ ۲۷ ۲۸ ۲۹ ۳۰ ۳۱ ۳۲ ۳۳ ۳۴ ۳۵ ۳۶ ۳۷ ۳۸ ۳۹ ۴۰ ۴۱ ۴۲ ۴۳ ۴۴ ۴۵ ۴۶ ۴۷ ۴۸ ۴۹ ۵۰ ۵۱ ۵۲ ۵۳ ۵۴ ۵۵ ۵۶ ۵۷ ۵۸ ۵۹ ۶۰ ۶۱ ۶۲ ۶۳ ۶۴ ۶۵ ۶۶ ۶۷ ۶۸ ۶۹ ۷۰ ۷۱ ۷۲ ۷۳ ۷۴ ۷۵ ۷۶ ۷۷ ۷۸ ۷۹ ۸۰ ۸۱ ۸۲ ۸۳ ۸۴ ۸۵ ۸۶ ۸۷ ۸۸ ۸۹ ۹۰ ۹۱ ۹۲ ۹۳ ۹۴ ۹۵ ۹۶ ۹۷ ۹۸ ۹۹ ۱۰۰ ۱۰۱ ۱۰۲ ۱۰۳ ۱۰۴ ۱۰۵ ۱۰۶ ۱۰۷ ۱۰۸ ۱۰۹ ۱۱۰ ۱۱۱ ۱۱۲ ۱۱۳ ۱۱۴ ۱۱۵ ۱۱۶ ۱۱۷ ۱۱۸ ۱۱۹ ۱۲۰ ۱۲۱ ۱۲۲ ۱۲۳ ۱۲۴ ۱۲۵ ۱۲۶ ۱۲۷ ۱۲۸ ۱۲۹ ۱۳۰ ۱۳۱ ۱۳۲ ۱۳۳ ۱۳۴ ۱۳۵ ۱۳۶ ۱۳۷ ۱۳۸ ۱۳۹ ۱۴۰ ۱۴۱ ۱۴۲ ۱۴۳ ۱۴۴ ۱۴۵ ۱۴۶ ۱۴۷ ۱۴۸ ۱۴۹ ۱۵۰ ۱۵۱ ۱۵۲ ۱۵۳ ۱۵۴ ۱۵۵ ۱۵۶ ۱۵۷ ۱۵۸ ۱۵۹ ۱۶۰ ۱۶۱ ۱۶۲ ۱۶۳ ۱۶۴ ۱۶۵ ۱۶۶ ۱۶۷ ۱۶۸ ۱۶۹ ۱۷۰ ۱۷۱ ۱۷۲ ۱۷۳ ۱۷۴ ۱۷۵ ۱۷۶ ۱۷۷ ۱۷۸ ۱۷۹ ۱۸۰ ۱۸۱ ۱۸۲ ۱۸۳ ۱۸۴ ۱۸۵ ۱۸۶ ۱۸۷ ۱۸۸ ۱۸۹ ۱۹۰ ۱۹۱ ۱۹۲ ۱۹۳ ۱۹۴ ۱۹۵ ۱۹۶ ۱۹۷ ۱۹۸ ۱۹۹ ۲۰۰ ۲۰۱ ۲۰۲ ۲۰۳ ۲۰۴ ۲۰۵ ۲۰۶ ۲۰۷ ۲۰۸ ۲۰۹ ۲۱۰ ۲۱۱ ۲۱۲ ۲۱۳ ۲۱۴ ۲۱۵ ۲۱۶ ۲۱۷ ۲۱۸ ۲۱۹ ۲۲۰ ۲۲۱ ۲۲۲ ۲۲۳ ۲۲۴ ۲۲۵ ۲۲۶ ۲۲۷ ۲۲۸ ۲۲۹ ۲۳۰ ۲۳۱ ۲۳۲ ۲۳۳ ۲۳۴ ۲۳۵ ۲۳۶ ۲۳۷ ۲۳۸ ۲۳۹ ۲۴۰ ۲۴۱ ۲۴۲ ۲۴۳ ۲۴۴ ۲۴۵ ۲۴۶ ۲۴۷ ۲۴۸ ۲۴۹ ۲۵۰ ۲۵۱ ۲۵۲ ۲۵۳ ۲۵۴ ۲۵۵ ۲۵۶ ۲۵۷ ۲۵۸ ۲۵۹ ۲۶۰ ۲۶۱ ۲۶۲ ۲۶۳ ۲۶۴ ۲۶۵ ۲۶۶ ۲۶۷ ۲۶۸ ۲۶۹ ۲۷۰ ۲۷۱ ۲۷۲ ۲۷۳ ۲۷۴ ۲۷۵ ۲۷۶ ۲۷۷ ۲۷۸ ۲۷۹ ۲۸۰ ۲۸۱ ۲۸۲ ۲۸۳ ۲۸۴ ۲۸۵ ۲۸۶ ۲۸۷ ۲۸۸ ۲۸۹ ۲۹۰ ۲۹۱ ۲۹۲ ۲۹۳ ۲۹۴ ۲۹۵ ۲۹۶ ۲۹۷ ۲۹۸ ۲۹۹ ۳۰۰ ۳۰۱ ۳۰۲ ۳۰۳ ۳۰۴ ۳۰۵ ۳۰۶ ۳۰۷ ۳۰۸ ۳۰۹ ۳۱۰ ۳۱۱ ۳۱۲ ۳۱۳ ۳۱۴ ۳۱۵ ۳۱۶ ۳۱۷ ۳۱۸ ۳۱۹ ۳۲۰ ۳۲۱ ۳۲۲ ۳۲۳ ۳۲۴ ۳۲۵ ۳۲۶ ۳۲۷ ۳۲۸ ۳۲۹ ۳۳۰ ۳۳۱ ۳۳۲ ۳۳۳ ۳۳۴ ۳۳۵ ۳۳۶ ۳۳۷ ۳۳۸ ۳۳۹ ۳۴۰ ۳۴۱ ۳۴۲ ۳۴۳ ۳۴۴ ۳۴۵ ۳۴۶ ۳۴۷ ۳۴۸ ۳۴۹ ۳۵۰ ۳۵۱ ۳۵۲ ۳۵۳ ۳۵۴ ۳۵۵ ۳۵۶ ۳۵۷ ۳۵۸ ۳۵۹ ۳۶۰ ۳۶۱ ۳۶۲ ۳۶۳ ۳۶۴ ۳۶۵ ۳۶۶ ۳۶۷ ۳۶۸ ۳۶۹ ۳۷۰ ۳۷۱ ۳۷۲ ۳۷۳ ۳۷۴ ۳۷۵ ۳۷۶ ۳۷۷ ۳۷۸ ۳۷۹ ۳۸۰ ۳۸۱ ۳۸۲ ۳۸۳ ۳۸۴ ۳۸۵ ۳۸۶ ۳۸۷ ۳۸۸ ۳۸۹ ۳۹۰ ۳۹۱ ۳۹۲ ۳۹۳ ۳۹۴ ۳۹۵ ۳۹۶ ۳۹۷ ۳۹۸ ۳۹۹ ۴۰۰ ۴۰۱ ۴۰۲ ۴۰۳ ۴۰۴ ۴۰۵ ۴۰۶ ۴۰۷ ۴۰۸ ۴۰۹ ۴۱۰ ۴۱۱ ۴۱۲ ۴۱۳ ۴۱۴ ۴۱۵ ۴۱۶ ۴۱۷ ۴۱۸ ۴۱۹ ۴۲۰ ۴۲۱ ۴۲۲ ۴۲۳ ۴۲۴ ۴۲۵ ۴۲۶ ۴۲۷ ۴۲۸ ۴۲۹ ۴۳۰ ۴۳۱ ۴۳۲ ۴۳۳ ۴۳۴ ۴۳۵ ۴۳۶ ۴۳۷ ۴۳۸ ۴۳۹ ۴۴۰ ۴۴۱ ۴۴۲ ۴۴۳ ۴۴۴ ۴۴۵ ۴۴۶ ۴۴۷ ۴۴۸ ۴۴۹ ۴۵۰ ۴۵۱ ۴۵۲ ۴۵۳ ۴۵۴ ۴۵۵ ۴۵۶ ۴۵۷ ۴۵۸ ۴۵۹ ۴۶۰ ۴۶۱ ۴۶۲ ۴۶۳ ۴۶۴ ۴۶۵ ۴۶۶ ۴۶۷ ۴۶۸ ۴۶۹ ۴۷۰ ۴۷۱ ۴۷۲ ۴۷۳ ۴۷۴ ۴۷۵ ۴۷۶ ۴۷۷ ۴۷۸ ۴۷۹ ۴۸۰ ۴۸۱ ۴۸۲ ۴۸۳ ۴۸۴ ۴۸۵ ۴۸۶ ۴۸۷ ۴۸۸ ۴۸۹ ۴۹۰ ۴۹۱ ۴۹۲ ۴۹۳ ۴۹۴ ۴۹۵ ۴۹۶ ۴۹۷ ۴۹۸ ۴۹۹ ۵۰۰ ۵۰۱ ۵۰۲ ۵۰۳ ۵۰۴ ۵۰۵ ۵۰۶ ۵۰۷ ۵۰۸ ۵۰۹ ۵۱۰ ۵۱۱ ۵۱۲ ۵۱۳ ۵۱۴ ۵۱۵ ۵۱۶ ۵۱۷ ۵۱۸ ۵۱۹ ۵۲۰ ۵۲۱ ۵۲۲ ۵۲۳ ۵۲۴ ۵۲۵ ۵۲۶ ۵۲۷ ۵۲۸ ۵۲۹ ۵۳۰ ۵۳۱ ۵۳۲ ۵۳۳ ۵۳۴ ۵۳۵ ۵۳۶ ۵۳۷ ۵۳۸ ۵۳۹ ۵۴۰ ۵۴۱ ۵۴۲ ۵۴۳ ۵۴۴ ۵۴۵ ۵۴۶ ۵۴۷ ۵۴۸ ۵۴۹ ۵۵۰ ۵۵۱ ۵۵۲ ۵۵۳ ۵۵۴ ۵۵۵ ۵۵۶ ۵۵۷ ۵۵۸ ۵۵۹ ۵۶۰ ۵۶۱ ۵۶۲ ۵۶۳ ۵۶۴ ۵۶۵ ۵۶۶ ۵۶۷ ۵۶۸ ۵۶۹ ۵۷۰ ۵۷۱ ۵۷۲ ۵۷۳ ۵۷۴ ۵۷۵ ۵۷۶ ۵۷۷ ۵۷۸ ۵۷۹ ۵۸۰ ۵۸۱ ۵۸۲ ۵۸۳ ۵۸۴ ۵۸۵ ۵۸۶ ۵۸۷ ۵۸۸ ۵۸۹ ۵۹۰ ۵۹۱ ۵۹۲ ۵۹۳ ۵۹۴ ۵۹۵ ۵۹۶ ۵۹۷ ۵۹۸ ۵۹۹ ۶۰۰ ۶۰۱ ۶۰۲ ۶۰۳ ۶۰۴ ۶۰۵ ۶۰۶ ۶۰۷ ۶۰۸ ۶۰۹ ۶۱۰ ۶۱۱ ۶۱۲ ۶۱۳ ۶۱۴ ۶۱۵ ۶۱۶ ۶۱۷ ۶۱۸ ۶۱۹ ۶۲۰ ۶۲۱ ۶۲۲ ۶۲۳ ۶۲۴ ۶۲۵ ۶۲۶ ۶۲۷ ۶۲۸ ۶۲۹ ۶۳۰ ۶۳۱ ۶۳۲ ۶۳۳ ۶۳۴ ۶۳۵ ۶۳۶ ۶۳۷ ۶۳۸ ۶۳۹ ۶۴۰ ۶۴۱ ۶۴۲ ۶۴۳ ۶۴۴ ۶۴۵ ۶۴۶ ۶۴۷ ۶۴۸ ۶۴۹ ۶۵۰ ۶۵۱ ۶۵۲ ۶۵۳ ۶۵۴ ۶۵۵ ۶۵۶ ۶۵۷ ۶۵۸ ۶۵۹ ۶۶۰ ۶۶۱ ۶۶۲ ۶۶۳ ۶۶۴ ۶۶۵ ۶۶۶ ۶۶۷ ۶۶۸ ۶۶۹ ۶۷۰ ۶۷۱ ۶۷۲ ۶۷۳ ۶۷۴ ۶۷۵ ۶۷۶ ۶۷۷ ۶۷۸ ۶۷۹ ۶۸۰ ۶۸۱ ۶۸۲ ۶۸۳ ۶۸۴ ۶۸۵ ۶۸۶ ۶۸۷ ۶۸۸ ۶۸۹ ۶۹۰ ۶۹۱ ۶۹۲ ۶۹۳ ۶۹۴ ۶۹۵ ۶۹۶ ۶۹۷ ۶۹۸ ۶۹۹ ۷۰۰ ۷۰۱ ۷۰۲ ۷۰۳ ۷۰۴ ۷۰۵ ۷۰۶ ۷۰۷ ۷۰۸ ۷۰۹ ۷۱۰ ۷۱۱ ۷۱۲ ۷۱۳ ۷۱۴ ۷۱۵ ۷۱۶ ۷۱۷ ۷۱۸ ۷۱۹ ۷۲۰ ۷۲۱ ۷۲۲ ۷۲۳ ۷۲۴ ۷۲۵ ۷۲۶ ۷۲۷ ۷۲۸ ۷۲۹ ۷۳۰ ۷۳۱ ۷۳۲ ۷۳۳ ۷۳۴ ۷۳۵ ۷۳۶ ۷۳۷ ۷۳۸ ۷۳۹ ۷۴۰ ۷۴۱ ۷۴۲ ۷۴۳ ۷۴۴ ۷۴۵ ۷۴۶ ۷۴۷ ۷۴۸ ۷۴۹ ۷۵۰ ۷۵۱ ۷۵۲ ۷۵۳ ۷۵۴ ۷۵۵ ۷۵۶ ۷۵۷ ۷۵۸ ۷۵۹ ۷۶۰ ۷۶۱ ۷۶۲ ۷۶۳ ۷۶۴ ۷۶۵ ۷۶۶ ۷۶۷ ۷۶۸ ۷۶۹ ۷۷۰ ۷۷۱ ۷۷۲ ۷۷۳ ۷۷۴ ۷۷۵ ۷۷۶ ۷۷۷ ۷۷۸ ۷۷۹ ۷۸۰ ۷۸۱ ۷۸۲ ۷۸۳ ۷۸۴ ۷۸۵ ۷۸۶ ۷۸۷ ۷۸۸ ۷۸۹ ۷۹۰ ۷۹۱ ۷۹۲ ۷۹۳ ۷۹۴ ۷۹۵ ۷۹۶ ۷۹۷ ۷۹۸ ۷۹۹ ۸۰۰ ۸۰۱ ۸۰۲ ۸۰۳ ۸۰۴ ۸۰۵ ۸۰۶ ۸۰۷ ۸۰۸ ۸۰۹ ۸۱۰ ۸۱۱ ۸۱۲ ۸۱۳ ۸۱۴ ۸۱۵ ۸۱۶ ۸۱۷ ۸۱۸ ۸۱۹ ۸۲۰ ۸۲۱ ۸۲۲ ۸۲۳ ۸۲۴ ۸۲۵ ۸۲۶ ۸۲۷ ۸۲۸ ۸۲۹ ۸۳۰ ۸۳۱ ۸۳۲ ۸۳۳ ۸۳۴ ۸۳۵ ۸۳۶ ۸۳۷ ۸۳۸ ۸۳۹ ۸۴۰ ۸۴۱ ۸۴۲ ۸۴۳ ۸۴۴ ۸۴۵ ۸۴۶ ۸۴۷ ۸۴۸ ۸۴۹ ۸۵۰ ۸۵۱ ۸۵۲ ۸۵۳ ۸۵۴ ۸۵۵ ۸۵۶ ۸۵۷ ۸۵۸ ۸۵۹ ۸۶۰ ۸۶۱ ۸۶۲ ۸۶۳ ۸۶۴ ۸۶۵ ۸۶۶ ۸۶۷ ۸۶۸ ۸۶۹ ۸۷۰ ۸۷۱ ۸۷۲ ۸۷۳ ۸۷۴ ۸۷۵ ۸۷۶ ۸۷۷ ۸۷۸ ۸۷۹ ۸۸۰ ۸۸۱ ۸۸۲ ۸۸۳ ۸۸۴ ۸۸۵ ۸۸۶ ۸۸۷ ۸۸۸ ۸۸۹ ۸۹۰ ۸۹۱ ۸۹۲ ۸۹۳ ۸۹۴ ۸۹۵ ۸۹۶ ۸۹۷ ۸۹۸ ۸۹۹ ۹۰۰ ۹۰۱ ۹۰۲ ۹۰۳ ۹۰۴ ۹۰۵ ۹۰۶ ۹۰۷ ۹۰۸ ۹۰۹ ۹۱۰ ۹۱۱ ۹۱۲ ۹۱۳ ۹۱۴ ۹۱۵ ۹۱۶ ۹۱۷ ۹۱۸ ۹۱۹ ۹۲۰ ۹۲۱ ۹۲۲ ۹۲۳ ۹۲۴ ۹۲۵ ۹۲۶ ۹۲۷ ۹۲۸ ۹۲۹ ۹۳۰ ۹۳۱ ۹۳۲ ۹۳۳ ۹۳۴ ۹۳۵ ۹۳۶ ۹۳۷ ۹۳۸ ۹۳۹ ۹۴۰ ۹۴۱ ۹۴۲ ۹۴۳ ۹۴۴ ۹۴۵ ۹۴۶ ۹۴۷ ۹۴۸ ۹۴۹ ۹۵۰ ۹۵۱ ۹۵۲ ۹۵۳ ۹۵۴ ۹۵۵ ۹۵۶ ۹۵۷ ۹۵۸ ۹۵۹ ۹۶۰ ۹۶۱ ۹۶۲ ۹۶۳ ۹۶۴ ۹۶۵ ۹۶۶ ۹۶۷ ۹۶۸ ۹۶۹ ۹۷۰ ۹۷۱ ۹۷۲ ۹۷۳ ۹۷۴ ۹۷۵ ۹۷۶ ۹۷۷ ۹۷۸ ۹۷۹ ۹۸۰ ۹۸۱ ۹۸۲ ۹۸۳ ۹۸۴ ۹۸۵ ۹۸۶ ۹۸۷ ۹۸۸ ۹۸۹ ۹۹۰ ۹۹۱ ۹۹۲ ۹۹۳ ۹۹۴ ۹۹۵ ۹۹۶ ۹۹۷ ۹۹۸ ۹۹۹ ۱۰۰۰

Thierry Bedard / notoire

Thierry Bedard travaille depuis 1989, entre autres activités, à notoire, sur un « cahier des charges », qui l'incite, à oeuvrer essentiellement sur des auteurs du vingtième siècle, et à présenter les travaux - spectacles « grand public », recherche, spectacles d'intervention, spectacles jeune public - sous forme de cycles thématiques :

**Cycle "Pathologies verbales"** (en hommage à Littré) sur l'ordre du discours, autour de textes de Leiris, Foucault, Caillois, Kassner, Blecher, Bierce, Parain, Paulhan, Daumal. (de 89 à 92)

**Cycle "Minima Moralia"**, sur la violence sociétaire, autour de textes de Broch, Ramuz, Gide, Le Clézio, Cipolla. (de 93 à 95)

**Cycle "Argument du menteur"**, sur la violence politique, autour de textes de Danilo Kîs. En autres : *Les lions mécaniques* et *Encyclopédie des morts*. (de 96 à 99)

**Cycle "La Bibliothèque Censurée"**, en soutien et en hommage au Parlement International des Écrivains - qui au-delà d'une politique de solidarité active envers les écrivains persécutés dans le monde entier, grâce au réseau des Villes Refuges, était un lieu de questionnement sur la place de la littérature et de la fiction dans le monde. *La Bibliothèque Censurée* autour de textes de Brodsky, Tabucchi, Nadas, Manganelli, Pomerantsev ; le *Cours de narratologie à l'usage des juges et des censeurs* (2002) de Christian Salmon et *En enfer* (2003) d'après Reza Baraheni ; ainsi que de multiples formes d'intervention sur des textes de Rushdie, Paz, Vargas Llosa ... (de 00 à 03)

**Cycle "Eloge de l'analphabétisme"**, en direction du public universitaire et scolaire. (de 01 à 07, en cours)

**Cycle "Regards Premiers"**, muséal, deux commandes du Ministère de l'Éducation Nationale/ Cndp, *L'homme et l'animal fantastique*, *Les arts de l'Océanie* (de 03 à 04).

**Cycle autour de l'œuvre de Reza Baraheni**, le Parlement International des Écrivains a été dissous au printemps 2003, mais notoire a poursuivi sa collaboration avec Reza Baraheni, auteur iranien, et a présenté au Festival d'Avignon 04, une deuxième version du spectacle *En enfer* et trois « leçons de poésie », *QesKes 1 / 2 / 3*, et a commandé et créé *Exilith* en janvier 06 ( *Lilith*, publié chez Fayard 07).

**Cycle "de l'étranger(s)"**. En 2005, notoire s'est engagé dans un nouveau cycle de recherche lié aux écritures du monde. Un cycle où est énoncé l'ordre (et le désordre !) du monde : sous forme d'histoires, d'essais, de correspondances, de rencontres et d'expositions ...

*Epilogue des noyés* de Alain Kamal Martial (2005),

*Un Musée des Langues* (2006) spectacle jeune public présenté dans deux énormes containers à bateaux (en tournée jusqu'à l'automne 2009).

*Epilogue d'une trottoire* de Alain Kamal Martial (2007) en tournée pour la saison 2008/2009.

47 de Raharimanana (création 2008)

notoire travaille actuellement à la création pour juillet 2009 au Festival d'Avignon d'une commande d'un texte passée à Jean-Luc Raharimanana, **Les cauchemars du Gecko**.

*Thierry Bedard – notoire est artiste associé à Bonlieu Scène nationale d'Annecy dans le cadre du centre d'art et de création*

47

**revue de presse**  
sélection d'extraits de presse

de l'étranger(s) ٢٠٠٨

## Francophonies, Les plaies ouvertes



[...] Le Malgache Jean-Luc Raharimanana choisit quant à lui une forme documentaire pour déterrer le souvenir des massacres de l'armée française à Madagascar en 1947, après l'échec du soulèvement nationaliste. À la fois rageur et non manichéen, son texte, d'une remarquable puissance, affronte une horreur qui culmine dans l'agonie des milliers de fugitifs terrés dans des forêts transformées en mouiroirs. Il est relayé par une mise en scène elle aussi de rage et de finesse. Thierry Bedard continue, avec *47*, un cycle malgache qui l'a mené notamment, à la suite de l'auteur Alain Kamal Martial, dans l'univers de la prostitution (*l'Épilogue d'une trottoire* est présenté à Limoges aujourd'hui et demain). Dans *47*, la plongée douloureuse dans une histoire occultée prend la forme d'un pas de deux entre l'acteur malgache Tilahimena et le Français Romain Lagarde, où l'humour noir désamorce le trop-plein d'émotion, mais non la tension. Que le monde de la francophonie demeure un espace de plaies non cicatrisées, *47* en offre l'éclairante démonstration. [...]

René Solis, *Libération*, 29 septembre 2008

## Dans la violence des mondes

(...)

*Dire ce qu'on a enfoui.* Déterrer les mots, à défaut de pouvoir faire revivre les morts. Jean-Luc Raharimanana s'est attelé à cette tâche, sur son île natale de Madagascar. Une île qui a connu toutes les violences d'une colonisation fondée sur leur négation — à laquelle on a donné le nom dédouanant de « civilisation ». En 1947, la population s'insurge, et dit non à ce joug injustifiable. La répression sera terrible, des dizaines de milliers de morts, que l'on ne pourra même pas identifier, ni nommer. Car la stratégie de répression a été d'une perversité inouïe : détruire les lieux de vie des malgaches et les pousser à se terrer dans la forêt comme des bêtes. Les rendre plus barbares que les barbares qui les rendent tels.

Soixante ans plus tard, le silence, ici comme là-bas. Mais le trauma est profond, enfoui dans tous les pores de l'île. Après l'emprisonnement de son père (une violence héritière de la violence des colonies), Jean-Luc Raharimanana a choisi l'écriture pour lutter contre cette mémoire collective trahie et détournée. Il a pris la plume comme une arme, à retourner contre elle-même : ceux qui avaient des stylos et des cahiers, dans les années 40, s'en servaient pour dresser les listes des opposants à arrêter... il en est sorti un récit impressionnant, intitulé *47*, qui n'entre dans aucune catégorie littéraire.

Dans un texte qui affirme clairement sa dimension intime et autobiographique, il tente de construire une machine à ranimer la mémoire. Il était assez logique que son parcours exigeant et courageux croise la route du metteur en scène Thierry Bedard, qui depuis plusieurs années travaille, depuis nos rives nord, à exposer et comprendre les multiples facettes de la violence politique.

Là aussi, pour les mots de la violence, Bedard s'interdit toute médiation superflue : dire les faits, porter le récit, à la manière d'un conteur, ou d'un griot — un griot et un conteur, un malgache et un français portent alternativement ce récit qui plonge au pays de l'indicible. Deux corps qui s'adressent à « nous », rien de plus. Rien de plus ne serait tolérable pour dire l'horreur de la violence coloniale française. Juste quelques photographies qui redonnent vie, et visage, à tous ces corps oubliés, parce que niés par l'Histoire officielle (la française). Et c'est de cette façon que l'histoire réelle nous revient



avec toute sa brutalité. Le spectacle, a récemment été créé à Madagascar au Centre Culturel Français Albert Camus, et les centaines de malgaches qui ont assisté au spectacle ont pris conscience de l'importance d'une telle parole. Le théâtre a fait son travail, qui n'est décidément pas consensuel. Une telle histoire interdit qu'on désespère complètement de lui, et des hommes.

Bruno Tackels, *Mouvement*, 8 octobre 2008

## 47

(...)

47 est un texte du Malgache Jean-Luc Raharimanana, porté à la scène par le Français Thierry Bedard, qui a séjourné à Madagascar pour le créer. Joué par un acteur malgache, Sylvain Tilahimena, et un acteur français, Romain Lagarde, ce spectacle revient sur un fait et non-dit de l'histoire. Il s'agit de la rébellion des Malgaches durement réprimée par le colonisateur français en 1947. Tant du côté du colon que du colonisé, il s'en est suivi un silence, autant dire un quasi-déni.

47 est un texte écrit pour lutter contre ce silence, générateur de légendes et de rumeurs à Madagascar. Il est une revendication d'un travail de mémoire, seule base possible pour un avenir. Cet avenir, à Madagascar comme dans bien d'autres pays du Sud, est confisqué, tout comme le présent.

En 1960, ces nations n'ont pas acquis leur liberté, mais leur "*indépendance*", mot qui se réfère toujours au colonisateur. Tel est l'un des propos substantiel de Jean-Luc Raharimanana.

Thierry Bedard le reprend à son compte avec beaucoup d'élégance, élégance de l'ouverture à l'autre, élégance d'une tentative de réconciliation, au moins par l'oeuvre, par l'art. Infiniment touchante est en effet la projection sur scène de la rencontre entre cet auteur malgache et ce metteur en scène français...

Le texte est très beau. Il retrace donc les événements de 1947, tout en étant le chant d'un homme qui aspire à sa liberté, toujours confisquée par le néocolonialisme. Thierry Bedard cisèle ce chant, servi par l'excellence des comédiens, avec de fines et belles trouvailles scéniques. Elles ne prennent pourtant jamais le pas sur la gravité du propos, sur la beauté du dénuement de l'homme qui s'efforce de dire.

Muriel Mingau, *Le Populaire*, 28 septembre 2008

## Tout un monde

**Anne de Giafferi** : J'ai choisi de mettre l'accent sur des spectacles très représentatifs de ce dialogue sud-nord, pour certains très politiques, et qui sont très défendus lors du festival des francophonies.

Pour commencer Thierry Bedard qui présente deux spectacles qui se déroulent à Madagascar : *Epilogue d'une trottoire* d'après un texte de l'auteur mahorais Alain Kamal Martial avec lequel il avait déjà travaillé pour *Epilogue des noyés*, puis 47 d'après le texte de l'auteur malgache Jean-Luc Raharimanana. Mais Thierry Bedard ne fait pas qu'un travail d'adaptation, il se rend sur place pour des prises de son du réel. Il est donc allé à Madagascar pour enregistrer les prostituées de Tananarive pour *Epilogue d'une trottoire* et puis pour 47, il a recueilli des témoignages d'anciens de l'insurrection. On l'écoute ainsi que la magnifique réalisation sonore de Jean-Pascal Lamand à partir des sons de Madagascar.

**Thierry Bedard** : Le 29 mars 1947, une insurrection a éclaté à Madagascar, une insurrection organisée, qui a été réprimée par l'armée française, puisque Madagascar était français à l'époque, on l'appelait « Madagascar et dépendances ». Cette insurrection a été réprimée sauvagement, dans le sang. « On a tué sans compter à Madagascar », comme le dit Jean-Luc Raharimanana. À l'époque, en 1949, l'Etat français a annoncé 89 000 morts. Les historiens actuels ont revu un peu à la baisse ce

chiffre, mais il est probable qu'il y ait eu entre 40 et 60 000 morts à Madagascar. Ce qui fait beaucoup pour une population de 4 millions d'habitants à l'époque, et ce qui fait aussi beaucoup quand on sait qu'il y avait alors seulement 35 000 colons français. Étonnement, ce massacre colonial, dans notre Histoire, alors qu'il fait réellement partie de l'Histoire de France, est totalement occulté. Du côté du pouvoir malgache, c'est une histoire tout aussi compliquée ; si elle n'est pas enterrée sous une chape de plomb - on commémore 1947 à Madagascar, c'est une fête nationale - la question a été longue à être mise à jour après 1947, l'indépendance n'étant arrivée qu'en 1960. La première République malgache était totalement sous la coupe française ; les politiques malgaches de cette époque étaient complètement en ordre avec le colonialisme français puisque, de toutes les façons, ils continuaient à faire des affaires... Dans un deuxième temps, lors de la révolution quelque peu marxiste à Madagascar dans les années 70, le pouvoir a instrumentalisé 47. Au bout du compte, dans la société malgache, 47 est un événement que tout le monde a vécu, de près ou de loin, mais, selon qui l'on est dans la société malgache, on en a pas du tout la même vision.

C'est la question du silence que l'on traite ici. C'est la question de nos mémoires, ou plutôt la question du fait que l'on n'aurait pas de mémoire... comment on vit avec cette chose-là. Ce qui nous lie surtout avec Jean-Luc Raharimanana, c'est quand même de rendre hommage à ces insurgés qui se sont battus, contre une armée surarmée, avec des lances et des sagaies. C'est invraisemblable. Il a fallu deux ans à l'armée française pour mater l'insurrection alors que l'on sait que les insurgés avaient, en tout et pour tout, 250 fusils. Quand l'armée française était attaquée, elle l'était avec des sagaies, avec des armes blanches. C'était un monde invraisemblable.

Je démarre un long compagnonnage avec Jean-Luc Raharimanana. Je lui ai commandé un texte sur un état du monde vu de Tananarive... Mais en fait, 47 est un travail qui est devenu tout à fait nécessaire... je ne sais pas comment l'expliquer... c'est comme si tous les deux, il avait fallu qu'on se mette en ordre, entre français et malgache, sur cette affaire. Ce qui est certain, c'est que l'on partage la même pensée, on partage la même révolte quant à cette histoire.

Il y avait une autre chose extrêmement importante. À Tananarive, il y a le Centre Culturel Albert Camus, qui est le lieu culturel le plus important de Tana. Grâce à la directrice actuelle, Bérénice Gulmann, nous avons pu penser, d'une certaine manière, que l'on créerait ce spectacle, 47, à Tana. Il a donc été créé devant un public malgache, mais surtout a été aussi entièrement travaillé et répété à Tananarive. C'était très important pour moi. Je cherchais aussi à être dans ce monde, à restituer des choses que l'on ne connaît pas. Alors effectivement, j'ai rencontré des gens très âgés, qui pour la plupart ont entre 80 et 90 ans, avec qui j'ai parlé. Un de ces messieurs incroyables, Felix Ravelson, n'avait pas parlé de 47 avec un vahaza, un blanc, un français... depuis 60 ans. Quand cet homme m'a raconté son calvaire, cela a été terrible. Il a combattu assez peu de temps, puisqu'il s'est fait prendre. Ensuite cela n'a été que tortures et humiliations... une histoire absolument incroyable.

**Anne de Giafferi :** Thierry Bedard, est-ce que cette mémoire était possible à transmettre aujourd'hui pour des Français, pour l'autorité française à Madagascar par exemple ?

**Thierry Bedard :** L'autorité française à Madagascar est actuellement pas très en accord avec nous (*rires*). En 2005, Jacques Chirac, lors d'une venue à Madagascar, s'est excusé au nom de la France, mais en s'excusant pour les « dérives » coloniales. Dérives coloniales ! 60 000 morts, c'est un peu... il y a un problème de vocabulaire ! on ne s'en sort pas... Mais tout de même, le Président de la République française, en 2005, a dit qu'on avait, ensemble, un travail de mémoire à faire, mais entre 2005 et 2008, il ne s'est rien passé... Je crois malheureusement que les pouvoirs politiques aujourd'hui, français et malgache, en fait, ne pensent pas leurs morts...

**Anne de Giafferi :** Pour en savoir plus sur ce chiffre 47, qui est le début de la dramatique insurrection à Madagascar, il y a deux très beaux textes de Jean-Luc Raharimanana, *Nour 1947* aux éditions le Serpent à Plumes, et *Madagascar 1947* aux éditions Vents d'ailleurs

Entretien et émission de Anne de Giafferi, *France Culture*, émission *Tout un monde*, 5 octobre 2008

*A partir de ce texte, comment avez-vous « universalisé » le conflit colonisateurs-colonisés ?*

Je pense avec simplicité que traiter du *sensible* à propos de 47 ouvre à l'universel, traiter de la mémoire, par delà l'histoire et raconter l'effroi, la douleur, la mort, c'est proposer une autre parole pour dire le monde, un monde souvent très proche. Un monde actuel même, car le conflit « colonisateurs-colonisés » (quel étrange groupe de mots !) est toujours en nous, il me semble, dans notre culture occidentale, et génère nombre de problèmes.

Mais ce que je trouve surtout important, c'est de dire la noblesse de ces gens qui se sont insurgés contre la haine et le mépris de *l'autre*. J'ai rencontré récemment à Madagascar un homme très âgé qui s'est battu contre les soldats français, il n'avait pas parlé à un « vazaha » depuis longtemps, il m'a dit le respect que l'on doit à chaque homme ...

(...)

*Par sa conception, « 47 » peut-il être considéré comme un document à vocation pédagogique au sens très large de ce terme ?*

Je ne sais pas si, avec mes amis, je suis un bon pédagogue, par contre on est bien obligé de s'apercevoir que l'histoire officielle a occulté des événements importants de notre histoire, et de notre histoire commune avec des peuples « soumis » à la colonisation française. Ce terme de « soumis » est souvent présent dans les documents que j'ai pu consulter, à propos de Madagascar. En 1947, après les massacres de Setif en Algérie, il faudra deux ans à l'armée française pour éliminer l'insurrection malgache, et il y aura des dizaines de milliers de victimes, pour la plupart civiles, le pouvoir colonial parlait de 89 000 morts à l'époque, les historiens actuellement revoient ce chiffre à la baisse. Mais au delà de cette comptabilité macabre, c'est le *silence*, qui est effrayant. Le silence de part et d'autre, le silence, comme l'énonce Jean Luc Raharimanana, « *de la France qui trahit ses idéaux, qui trahit la Résistance, qui trahit l'Humanité* ». Là, son œuvre devient nécessaire à la compréhension de notre histoire. Et ce « passé qui ne passe pas » doit être discuté pour construire notre présent. Que le théâtre se mêle de ces questions me semble fondamental.

Entretien avec Jacques Morleau. *L'écho du centre*

## **Limoges et la francophonie.**

(...)

Une occasion de découvrir des spectacles vus nulle part ailleurs, mais plus encore d'entendre des voix singulières, pouvant parfois heurter les oreilles délicates.

En témoigne 47, du Malgache Jean-Luc Raharimanana. Le texte retrace une des pages les plus noires de la colonisation française : la répression sanglante de la révolte malgache, en 1947. Le texte est violent, sans concession. L'écriture balance entre témoignage et documentaire. La mise en scène est précise, concise, d'une rigueur sans faille jusque dans l'évocation des pires horreurs. Elle est signée par un Français, Thierry Bedard. Une semaine avant d'être présenté à Limoges, 47 a été créé à Antananarivo – « un geste important, précise Thierry Bedard ». Il illustre parfaitement l'esprit des Francophonies selon leur directrice, Marie-Agnès Sevestre : un lieu d'accueil de spectacles forts, tout autant que de rencontres et d'échanges entre des artistes qui ne considèrent plus la francophonie comme un ensemble rassemblant les « petits pays frères » autour de la « grande sœur la France », mais qui y voient un terrain propice à tous les projets, toutes les aventures.

De quoi justifier le laboratoire exceptionnel que constituent les Francophonies. [...]

Didier Méreuze, *La Croix*, 29 septembre 2008